

DU MÊME AUTEUR

L'Enquêteur du paranormal au cinéma, Éditions Publistar, 2016.

L'Enquêteur du paranormal, tome 3, Éditions Publistar, 2015.

L'Enquêteur du paranormal, tome 2, Éditions Publistar, 2012.

L'Enquêteur du paranormal, tome 1, Éditions Publistar, 2011.

Dossiers mystère 2, Louise Courteau éditrice, 2008.

Dossiers mystère 1, Louise Courteau éditrice, 2008.

CHRISTIAN R. PAGE

**L'ENQUÊTEUR DES
THÉORIES DU COMLOT**

À Michel Deloir
(1952-2009)

SOMMAIRE

INTRODUCTION	11
ON A TUÉ LE PRÉSIDENT !	17
LES <i>CHEMTRAILS</i>	41
<i>MK-ULTRA</i> : DES TUEURS PAR PROCURATION	59
LES EXTRATERRESTRES SONT-ILS PARMIS NOUS ?	77
ANOMALIES SPATIALES	95
SOMMES-NOUS ALLÉS SUR LA LUNE ?	113
CONSPIRATION NAZIE !	131
LES <i>ILLUMINATI</i> ET LE NOUVEL ORDRE MONDIAL	157
LE 11 SEPTEMBRE 2001	175
LES SATANISTES SONT PARTOUT !	197
CONCLUSION	213
NOTES	219
REMERCIEMENTS	237

INTRODUCTION

Chaque jour, on nous ment. Qu'il s'agisse d'élus politiques, de militaires, d'employés d'agences gouvernementales (ou paragonnementales), de magnats de la finance ou de dirigeants de multinationales. Tous ces gens nous mentent, que ce soit pour nous faire avaler leur salade, pour gonfler leurs bénéfices ou pour nous vendre un énième produit de consommation. Les gouvernements sont particulièrement efficaces à ce jeu de la manipulation. Chaque jour, ils nous baladent de manière éhontée. Et si vous croyez qu'ils ne l'ont pas fait aujourd'hui, c'est probablement parce que vous n'avez pas encore allumé votre téléviseur ou lu le journal du matin.

Mais mentir n'est pas synonyme de conspirer... même si parfois la frontière entre les deux peut sembler floue. Une conspiration définit un groupe de gens qui œuvre en secret afin de commettre un acte criminel, illégal ou immoral. Si les forces armées,

par exemple, cachent l'imminence d'une attaque terroriste ou l'existence d'un prototype ultrasecret, est-ce un complot ? Je ne crois pas. Bien sûr, dans ce cas, on pourrait débattre du droit de tout un chacun de savoir et du droit à l'information, mais entre la volonté d'éviter une panique nationale et la protection des secrets de défense, nos dirigeants auraient à prendre une décision. On pourrait certes remettre en question cette décision, mais celle-ci ne serait pas le résultat d'un complot, plutôt d'un choix éclairé, du moins on l'espère.

Les agents du FBI qui ont minimisé l'importance de la rumeur annonçant une attaque terroriste sur le territoire américain en septembre 2001 n'ont pas comploté pour « ignorer » cette information. Après coup, ils ont certes remodelé la vérité pour protéger leurs emplois, mais il ne s'agit pas d'un complot. C'est de l'incompétence, voire de la stupidité.

Cela dit, ce livre ne s'adresse pas aux théoriciens du complot. J'ai trop côtoyé ces gens pour savoir qu'il est impossible d'ébranler leurs convictions. Au mieux, ils ignoreront mes arguments, au pire, ils m'accuseront d'être à la solde de quelque multinationale ou complexe militaro-industriel pour désinformer le public. C'est un combat perdu d'avance.

Ce livre s'adresse plutôt à ceux et celles qui demandent une information qualitative et journalistique sur ces rumeurs de complot afin de séparer le vraisemblable de l'improbable.

Dans l'univers des complots, faux ou avérés, il y a trois règles d'or qu'il faut respecter afin d'éviter les dérapages.

Primo, il ne faut JAMAIS favoriser un témoignage au détriment des preuves matérielles. Dans

l'évaluation d'une situation donnée, les témoignages sont le maillon faible de la chaîne. Les recherches en psychologie cognitive montrent que la mémoire est très malléable. Lorsqu'on raconte un événement – il serait d'ailleurs plus juste de parler du souvenir de l'événement –, nous transformons imperceptiblement notre histoire d'une narration à l'autre. Tant et si bien qu'après la troisième ou la quatrième fois notre récit n'est déjà plus tout à fait le même qu'à l'origine. Le témoignage – qui plus est dans le cas d'un événement collectif – se colore aussi en fonction du souvenir des autres. Dans une réunion de famille, par exemple, vous évoquez un réveillon de Noël remontant à votre enfance. Vos frères et sœurs, autour de la table, se remémorent la même soirée, y ajoutant des détails que vous aviez oubliés : votre cousin Paul, rappellent-ils, portait son chandail des Canadiens, votre père, un peu éméché, chantait le *Minuit, chrétiens*, etc. Même si vous, personnellement, vous ne vous rappelez pas ces détails, au gré des narrations subséquentes, il y a de fortes chances pour que vous les incorporiez à votre récit. Au fil du temps, ces éléments auront le même poids que vos propres souvenirs. Ces souvenirs « inventés », créés à partir d'évocations de tierces personnes, s'appellent les faux souvenirs. Personne n'y échappe... Mes sens cognitifs et les vôtres fonctionnent de la même façon et nous rendent tous vulnérables à ces pièges.

Secundo, il faut se méfier des experts de salon et autres spécialistes patentés... et dans l'univers des complots, ils sont légion. Ces gens sont toujours prêts à nous gratifier de leurs hypothèses fumeuses et de leurs explications délirantes, même s'il s'agit d'analyses à des lieues de leur champ d'expertise (quand ils en ont un). C'est ce commis d'épicerie

qui devient ingénieur en bâtiment pour nous expliquer comment les tours du World Trade Center auraient dû – ou n'auraient pas dû – s'écrouler après les attentats du 11 septembre 2001 ; c'est ce cuisinier qui raconte à qui veut bien l'entendre que les astronautes des missions *Apollo* ne sont jamais allés sur la Lune pour la simple et bonne raison que les radiations de la ceinture de Van Allen les auraient tués. Je n'ai rien contre les commis d'épicerie ou les cuisiniers, mais il faut bien admettre qu'ils ne sont peut-être pas les experts les mieux avisés pour argumenter sur des problèmes de physique. Et si vous vous risquez à le leur faire remarquer, ils diaboliseront *de facto* les « vrais experts » (ingénieurs en bâtiment, physiciens, médecins légistes, astronomes, etc.) en les accusant d'être eux-mêmes des rouages du complot. Le mécanisme psychologique de ces incompetents omniscients est bien connu des psychologues. Ils lui ont même donné un nom : l'effet Dunning-Kruger, ou « Pourquoi les incompetents sont-ils si confiants ? ». En son temps, le naturaliste Charles Darwin ignorait sans doute tout de l'effet Dunning-Kruger, mais il avait dû en rencontrer quelques dignes représentants avant d'écrire : « L'ignorance engendre plus souvent de la confiance que ne le fait la connaissance. »

Tertio, une gymnastique intellectuelle n'est pas un fait. Au royaume des complots, les spéculations tiennent le haut du pavé. Les apôtres des conspirations n'ont d'ailleurs pas leur pareil pour réécrire l'histoire à coups de « si » et de « peut-être ». Si certains questionnements sont légitimes, les pistes qu'ils soulèvent ne sauraient se substituer aux faits vérifiés et vérifiables. Ces scénarios spéculatifs doivent être documentés et prouvés de manière

convaincante. Hélas, dans cette rhétorique, les théoriciens du complot conjuguent rarement au conditionnel. L'idée, par exemple, que des extraterrestres aient pu refilet un coup de pouce aux architectes des pyramides est une proposition enivrante, mais avant de spolier les anciens Égyptiens de leur patrimoine, commençons par prouver l'acuité de notre scénario du « *made in space* »... La vérité est indépendante de la croyance.

Ces trois règles seront les filtres dans l'analyse de tous les complots présentés dans ce livre.

ON A TUÉ LE PRÉSIDENT !

Lorsqu'il est question de conspiration tous azimuts, l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy vient en tête de liste. Les hypothèses pour identifier le ou les responsables de ce crime sont si nombreuses qu'il faudrait une encyclopédie pour les passer en revue. Si certaines s'appuient sur des interrogations légitimes, d'autres relèvent du délire. Pourtant, toutes ont leurs partisans. Loin de moi la prétention d'apporter ici une solution définitive à l'affaire Kennedy. Je me contenterai seulement d'énumérer et d'analyser les principaux éléments qui alimentent toujours, plus de cinquante ans après les faits, le mystère JFK.

Le 22 novembre 1963, à 12 h 30, alors que la limousine présidentielle s'engage sur Dealey Plaza, dans le centre de Dallas – où le président Kennedy doit donner une allocution –, des coups de feu retentissent¹. Le président est atteint de deux tirs, dont

l'un, mortel, à la tête. Assis devant lui, John Connally, le gouverneur du Texas, est lui aussi blessé². Plusieurs curieux réunis sur le parcours du cortège ont nettement l'impression que les tirs viennent du grand édifice situé à l'angle de Elm Street et Houston Street, le Texas School Book Depository (TSBD), un entrepôt de livres scolaires. D'autres croient plutôt que les détonations viennent de la butte gazonnée (*grassy knoll*), située du côté droit de la limousine³. Dans le chaos, la voiture accélère et prend la route de l'hôpital Parkland, sur Harry Hines Boulevard⁴, où, quelques minutes après son admission, le président est déclaré mort. Son entourage mettra encore trente minutes avant d'annoncer la triste nouvelle : John F. Kennedy, le trente-cinquième président des États-Unis, est tombé sous les balles d'un assassin. Il n'avait que 46 ans⁵.

Sur Dealey Plaza, des policiers se déploient. Plusieurs s'engouffrent dans le TSBD, d'où des témoins jurent avoir aperçu un homme avec une carabine derrière l'une des fenêtres du cinquième étage⁶. L'un d'eux, Howard Brennan, est suffisamment précis pour décrire l'individu⁷. Il s'agit d'un jeune employé de l'endroit de 24 ans : Lee Harvey Oswald. Son signalement est aussitôt diffusé sur les ondes de la radio. Il est alors 12 h 45. Oswald est *de facto* identifié comme le principal suspect dans l'assassinat du président. À 13 h 15, un policier de Dallas, Jefferson Davis (J. D.) Tippit, aperçoit un homme déambulant sur le trottoir, à 3 kilomètres du dépôt de livres. Il correspond à la description de l'individu soupçonné d'avoir tiré sur Kennedy. Le policier l'interpelle. Il s'agit en effet de Lee Harvey Oswald. Sans hésiter, ce dernier sort un pistolet de son blouson et abat l'agent Tippit devant une

douzaine de témoins incroyables⁸. Le pistolet toujours au poing, il prend la fuite, remonte huit pâtés de maisons et s'engouffre dans le cinéma Texas, sur West Jefferson Boulevard. C'est là qu'il est appréhendé à 13 h 50. Lorsque les policiers se saisissent de lui, Oswald sort son arme, mais il est immobilisé avant de pouvoir tirer⁹. Il est aussitôt conduit dans les locaux de la brigade criminelle.

Entre-temps, au cinquième étage* du TSBD, les policiers ont trouvé près d'une fenêtre – donnant sur Dealey Plaza – trois douilles et un fusil à lunette de marque Mannlicher-Carcano, modèle 1938, une arme bon marché¹⁰. Son propriétaire sera bientôt identifié : un certain A. Hidell, alias... Lee Harvey Oswald¹¹.

À la brigade criminelle, on interroge Oswald. Celui-ci nie tout. Il jure n'avoir rien à voir avec l'assassinat du président, ni avec celui de l'agent Tippit. Lorsqu'on le questionne sur la présence, dans son portefeuille, d'une fausse carte d'identité – avec sa photo – au nom d'Alek J. Hidell, il refuse de répondre. Il prétend ne posséder aucun fusil ni arme de poing (même s'il a été arrêté avec un revolver Smith & Wesson de calibre .38)¹². Et quand les policiers lui présentent une photographie trouvée à son domicile le montrant avec la Mannlicher-Carcano, l'arme qui a servi à abattre John F. Kennedy, Oswald crie au truquage, affirmant qu'on a collé son visage sur le corps d'une autre personne¹³. Pendant deux jours, Oswald va maintenir la même défense : silence et négation. Il prétend même n'être qu'un bouc émissaire (*patsy*)¹⁴.

* On parle du cinquième étage, mais il s'agit du sixième niveau, le premier étant désigné comme le rez-de-chaussée.

Le dimanche 24 novembre, Oswald, qui depuis son arrestation a été formellement accusé des meurtres du président Kennedy et de l'agent J. D. Tippit, est transféré à la prison du comté. Les journalistes ont été informés que l'assassin présumé passerait par le sous-sol du quartier général de la police pour rejoindre le fourgon cellulaire. À 11 h 20, Oswald apparaît devant une horde de reporters. Même la télévision est là pour transmettre en direct les images de ce moment historique. Le prévenu s'avance lentement, escorté par deux policiers. Puis, sortant de nulle part, un homme se jette sur lui et le blesse d'une balle à l'abdomen. Le tireur est désarmé et immobilisé. Oswald, agonisant, est envoyé à l'hôpital Parkland où il meurt en début d'après-midi¹⁵. Il rend l'âme dans un bloc opératoire situé à quelques mètres de celui où est décédé, deux jours plus tôt, le président Kennedy. L'assassinat d'Oswald est le premier meurtre diffusé en direct à la télévision¹⁶.

Au quartier général de la police, l'assassin d'Oswald est identifié comme étant Jack Leon Ruby, le propriétaire d'une boîte de nuit à la mode. Ruby – de son vrai nom Rubenstein – est bien connu des policiers de Dallas, son établissement, le Carousel Club, étant fréquenté par plusieurs d'entre eux¹⁷. Ruby est inculpé pour le meurtre d'Oswald. Il dit avoir fait feu dans un moment de dépression et de rage. Il nie être lié à quelque complot ou machination¹⁸. Il ajoutera aussi avoir voulu épargner à Jacqueline Kennedy, la veuve du président, l'épreuve d'un procès¹⁹. Jugé et condamné à la peine de mort pour son geste insensé, Ruby mourra en prison le 3 janvier 1967 des suites d'un cancer généralisé²⁰.

Une semaine après l'assassinat de JFK, le nouveau président, Lyndon B. Johnson, demande une enquête sur les événements de Dallas. Il nomme à la tête de cette commission le juge Earl Warren, le président de la Cour suprême des États-Unis²¹. Pendant des mois, les enquêteurs vont entendre les dépositions de 552 témoins et revoir des milliers de pages de témoignages²². Le rapport est publié en septembre 1964.

En résumé, ses conclusions sont que Lee Harvey Oswald est bel et bien l'assassin du président Kennedy et qu'il a agi seul²³. *Idem* concernant Jack Ruby, le meurtrier d'Oswald, qui aurait lui aussi agi en solitaire²⁴. La commission ajoute n'avoir trouvé aucune preuve permettant d'entretenir l'idée d'une conspiration à quelque niveau que ce soit²⁵.

Dès sa publication, le rapport est mis à mal par une kyrielle de critiques. Selon eux, l'un de ses points faibles – et sans doute la pierre angulaire de la théorie du complot – est l'affirmation qu'Oswald aurait tiré trois coups de feu en direction de la limousine, faisant mouche à deux reprises. Le rapport s'appuie principalement sur la découverte, au cinquième étage du TSB, de trois douilles vides près de la fenêtre d'où Oswald aurait tiré. L'une de ces balles a atteint le président à la nuque (un peu vers la droite), lui a traversé le cou pour ressortir par la gorge. Ce projectile, n'ayant rencontré aucun os (seulement des tissus mous), a poursuivi sa course, atteignant le gouverneur Connally, assis devant le président. La balle a touché ce dernier près de l'omoplate droite, a légèrement dévié en lui fracturant la cinquième côte, puis est ressortie sous le mamelon droit. Comme le gouverneur tenait devant lui son chapeau de cowboy, sa main s'est retrouvée

dans la trajectoire de la balle qui lui a fracturé le poignet droit pour, encore une fois, dévier de sa trajectoire et finir sa course dans sa cuisse droite, n'y laissant qu'une blessure superficielle²⁶. La deuxième balle a atteint le président derrière la tête, à la base du crâne. Comme Kennedy était légèrement tourné à ce moment-là, la balle est ressortie du côté droit, faisant littéralement éclater sa boîte crânienne²⁷. Toutes les blessures correspondent à des impacts de balles de 6,5 millimètres, comme les douilles retrouvées au TSBD, et toutes s'accordent avec des projectiles tirés depuis un point surélevé, situé derrière et légèrement à droite du cortège présidentiel. C'est du moins ce que soutient le rapport Warren.

Ses détracteurs ne sont pas de cet avis. Ils sont persuadés que deux balles n'auraient pas pu faire autant de dégâts. La première semble d'ailleurs avoir suivi une trajectoire si « exotique » que plusieurs refusent de croire à l'hypothèse de la balle unique. Qui plus est, des simulations montrent que, pour suivre une telle trajectoire, le projectile – après être ressorti de la gorge du président – aurait dû faire un curieux « s » dans le vide pour se réaligner sur le gouverneur Connally. Sur la foi de cette apparente impossibilité, les adeptes de la théorie du complot ont surnommé ce projectile « la balle magique ». Or, comme il ne saurait exister un tel projectile, c'est que forcément il devait y avoir un autre tireur embusqué²⁸, et c'est le tir de ce dernier qui aurait blessé le gouverneur Connally. Si la présence de ce second tireur était avérée, la conclusion du rapport Warren affirmant qu'Oswald avait agi seul devrait être écartée. Et s'il n'y avait que cela...

Aux dires des détracteurs du rapport, l'autre élément fort en faveur de ce deuxième tireur est

le film d'Abraham Zapruder. Le jour de l'attentat, Abraham Zapruder, un confectionneur de mode de Dallas, s'est rendu dans Elm Street pour y filmer le cortège présidentiel. Lorsque la limousine s'est engagée dans la rue, à 12 h 30, Zapruder, qui se tenait debout sur une butée de ciment, a braqué sa caméra Bell & Howell sur le défilé et a commencé à filmer. Sa position légèrement surélevée, à droite du cortège, lui donnait un point de vue privilégié²⁹. Au moment où la limousine disparaissait derrière un panneau routier, Kennedy a été atteint à la nuque. Cet instant précis n'est donc pas visible sur le film 8 millimètres. Lorsque le président réapparaît (image 225), il porte déjà ses mains à sa gorge et Jackie est tournée vers lui. Cinq secondes plus tard (image 313), alors que Kennedy est presque en face du cinéaste, on voit sa tête littéralement exploser. Il s'agit de l'une des séquences les plus choquantes de l'histoire. Les images montrent l'instant précis où le président est atteint par ce tir mortel. Sa tête fait un léger mouvement de recul avant qu'il ne s'affaisse sur Jackie, assise à sa gauche. Pour certains, ce mouvement est la preuve que le tir venait de l'avant du véhicule et non de l'arrière, comme le soutient la commission Warren. Les images du film d'Abraham Zapruder, ajoutées à l'impossibilité de la trajectoire de la « balle magique », prouveraient de manière éloquente la présence (minimalement) de ce second tireur. Tous ne sont pas d'accord...

L'hypothèse de la « balle magique » serait à considérer si le gouverneur Connally avait été assis juste devant le président Kennedy... mais ce n'était pas le cas. La limousine présidentielle était équipée de deux sièges d'appoint, rangés contre la banquette avant, qui pouvaient être dépliés au besoin. Ces

strapontins se trouvaient légèrement plus à l'intérieur (15 centimètres) et plus bas (8 centimètres) que les banquettes fixes. Ce qui signifie que, au moment où le premier tir a atteint Kennedy à la nuque, le gouverneur Connally n'était pas – comme le soutiennent les théoriciens du complot – assis directement devant le président, mais légèrement sur sa gauche et un peu plus bas. En replaçant les divers acteurs de ce drame dans leur position réelle, on découvre que les blessures du président et du gouverneur ne sont pas seulement alignées, mais qu'elles s'accordent aussi avec la trajectoire d'un projectile tiré depuis le cinquième étage du TSBD. Il n'y a jamais eu de « balle magique ».

Quant au mouvement de recul de la tête de JFK, là aussi les experts réfutent les allégations des conspirationnistes. L'hypothèse voulant que ce mouvement n'ait pu être causé que par un projectile tiré depuis l'avant de la limousine est surtout défendue par des amateurs qui n'ont souvent aucune expertise en balistique. Ces derniers se contentent de conclure, après avoir regardé le film de Zapruder, que si la tête a été repoussée vers l'arrière, c'est que le tir venait de l'avant. Mais l'effet d'une balle voyageant à 500 m/s n'a rien à voir avec l'uppercut d'un pugiliste. En touchant la tête de Kennedy, la balle n'a rencontré que peu de résistance, la matière cérébrale étant de faible densité et très spongieuse. Quand le projectile est ressorti, l'expulsion de fragments d'os et de cerveau a généré une poussée d'énergie, ce qui a entraîné le mouvement de la tête du président. Des tests effectués sur des melons par des experts en balistique montrent que, très souvent, une balle peut faire basculer le fruit dans la direction du tireur à cause, justement, de l'énergie créée par la sortie

du projectile. D'après eux, le même phénomène est envisageable avec un crâne humain³⁰. Il reste un détail à ne pas négliger : si la balle ayant atteint le président à la tête avait été tirée d'une position située à l'avant du cortège, en ressortant (à cause de l'angle), elle aurait ricoché sur le coffre de la voiture. Or il n'y a jamais eu un tel impact. À moins que ce projectile ait disparu après avoir touché le président (une autre « balle magique » ?).

S'il y avait un second tireur sur Dealey Plaza, cet hypothétique assassin n'a jamais tiré sur la limousine ou a lamentablement manqué sa cible. Il ne fait aucun doute que les deux balles qui ont tué le président Kennedy et blessé le gouverneur Connally ont été tirées depuis la fenêtre du cinquième étage du TSBD et qu'elles l'ont été avec la Mannlicher-Carcano retrouvée sur les lieux. La question est maintenant de savoir si le tireur était Lee Harvey Oswald. Si certains s'inclinent devant les preuves balistiques, plusieurs refusent de croire qu'Oswald ait pu être ce *sniper*. Ils affirment que l'homme était un piètre tireur et qu'il n'aurait jamais pu faire feu avec une telle rapidité et une telle précision. Il n'avait d'ailleurs aucun motif apparent pour assassiner le président. Pourtant, ses actions dans les minutes qui ont suivi l'attentat ne plaident guère en faveur de son innocence. Après le crime, lorsque les policiers ont demandé de réunir les employés du TSBD, un seul manquait à l'appel : Lee Harvey Oswald³¹. C'est ce même Lee Harvey Oswald qui, quarante-cinq minutes plus tard, a abattu en pleine rue l'agent J. D. Tippit. C'est toujours ce même Lee Harvey Oswald qui, débusqué au cinéma Texas où il se terrait, a essayé de tuer l'un des agents (M. N. McDonald) venus l'arrêter³². Si Oswald a prétendu ne pas être

le tireur de Dealey Plaza, ses actions suggèrent le contraire.

L'enquête a démontré que la Mannlicher-Carcano ayant servi à l'attentat avait été achetée en mars 1963 par un certain A. Hidell, un nom d'emprunt de Lee Oswald. L'arme a été livrée au casier postal 2913 de la poste centrale de Dallas, un casier loué par Lee Oswald³³. C'est également l'empreinte de la paume droite d'Oswald qui a été découverte sur l'arme³⁴. Des fibres de la chemise et du chandail qu'il portait lors de son arrestation ont aussi été trouvées sur la Mannlicher-Carcano³⁵. Le matin de l'attentat, Oswald s'est présenté à son travail avec un « long sac » de papier. Lorsqu'un collègue (Wesley Frazier) lui a demandé ce qu'il contenait, Oswald a répondu qu'il s'agissait de tringles à rideaux (pour son appartement)³⁶. Ce sac, qui a plutôt servi à transporter le fusil, a été retrouvé près de la fenêtre du cinquième étage. Il portait les empreintes d'Oswald³⁷. Lors d'une perquisition au domicile de ce dernier, les policiers ont trouvé une photographie le montrant tenant dans sa main gauche une carabine identique à celle découverte au TSBD. Marina Oswald, son épouse, a admis avoir pris cette photographie au printemps de 1963³⁸. Lorsque les enquêteurs l'ont présentée à Oswald, celui-ci a crié au trucage photographique, accusant la police d'avoir collé son visage sur une tierce personne. Hélas pour l'innocence d'Oswald, de récentes analyses (2015) montrent qu'il n'en est rien³⁹. Cette photo est authentique.

Comme on le voit – et contrairement à ce que soutiennent certaines personnes –, tout dans les actions d'Oswald, tant dans les heures qui ont précédé l'attentat que dans les minutes qui l'ont suivi,

témoigne d'un homme aux abois. Les expertises balistiques montrent aussi que les deux projectiles qui ont atteint la limousine présidentielle (retrouvés d'ailleurs dans la voiture) ont été tirés depuis le TSBD avec la Mannlicher-Carcano. Quant à l'auteur de ces tirs, les preuves accusent directement Lee Harvey Oswald... Mais, si ce dernier est l'homme qui a assassiné le président, la grande question demeure: pourquoi?

Lee Harvey Oswald est né à La Nouvelle-Orléans, le 18 octobre 1939⁴⁰. Son enfance a été chaotique. À l'école, ses résultats étaient très moyens. Il était reconnu pour ses problèmes de violence et d'intimidation⁴¹. À 16 ans, il a quitté l'école et a tenté de s'enrôler dans l'armée, mais on l'a refusé à cause de son âge. C'est à cette époque qu'il a commencé à s'intéresser au communisme, une philosophie qui l'a bientôt séduit. Autour de lui, il confiait à qui voulait bien l'entendre qu'il comptait rejoindre les rangs du Parti communiste. En décembre 1956, sa famille est partie s'installer à Fort Worth (Texas), où Oswald a réitéré sa demande de servir sous les drapeaux. Cette fois, il a été accepté. Il a rejoint les marines (Marine Corps) en Californie. Il y est demeuré pendant près de deux ans. Ses états de service étaient moyens. Il s'est distingué toutefois par ses habiletés au tir. Sans être un tireur d'élite, il était très doué dans le maniement des armes à feu⁴².

Démobilisé en septembre 1959, Oswald, de plus en plus en harmonie avec la philosophie communiste, a gagné la France, la Suisse et finalement la Russie, où il est arrivé à Moscou le 16 octobre 1959. Il y est resté un peu plus de deux ans, en possession uniquement d'un permis de séjour temporaire. En avril 1961, il a épousé une jeune pharmacienne de

Minsk, Marina Nikolayevna Prusakova. Le couple et leur nouveau-né sont rentrés aux États-Unis, à Fort Worth, en juin 1962⁴³.

Dès son retour, Oswald, plus communiste que jamais, a été interrogé par le FBI sur ses liens avec la Russie. En cette période de guerre froide – l'affaire des « missiles de Cuba » ne datait que de quelques mois –, les autorités craignaient que sa femme et lui soient des agents (espions) dormants au service du KGB⁴⁴. L'agent John Fain a conclu qu'il ne posait aucun problème pour la sécurité nationale⁴⁵ et l'a autorisé à rentrer au pays. Rapidement, Oswald a créé des liens avec des groupes parlant le russe. Mais ces relations se sont envenimées. Il trouvait ces gens trop démocratiques et capitalistes⁴⁶.

Au début de 1963, Oswald a développé une obsession à l'égard du major général Edwin A. Walker, un vétéran qui ne manquait jamais une occasion de dénoncer les communistes. En mars, sous le pseudonyme d'A. Hidell, Oswald a commandé par achat postal un fusil Mannlicher-Carcano pour lequel il a déboursé 21,45 \$⁴⁷. Le 10 avril, alors que Walker était assis à son bureau, chez lui, une balle tirée de l'extérieur l'a manqué de peu⁴⁸. La police n'a arrêté personne pour cette tentative d'assassinat, mais tout porte à croire que ce tireur fantôme était Lee Harvey Oswald⁴⁹.

Deux semaines après l'attentat contre Walker, Oswald est parti pour La Nouvelle-Orléans, espérant y trouver du travail. Son épouse est demeurée au Texas, où elle a emménagé chez Ruth Paine, une amie du couple. Durant son séjour à La Nouvelle-Orléans, Oswald, encore une fois sous le nom d'A. J. Hidell, a formé une section locale du Fair Play for Cuba Committee, un organisme procastriste. Ses

activités ont de nouveau attiré l'attention du FBI. Lors de son interrogation, il a fourni de fausses informations sur son passé et est demeuré évasif sur ses activités.

En septembre 1963, il a fait un voyage éclair au Mexique. Il y a visité les ambassades de Cuba et de la Russie. Il a demandé un visa pour La Havane. On lui a expliqué qu'un tel permis ne lui serait délivré qu'à la condition que Moscou lui octroie aussi un visa. Ses démarches ont été infructueuses. Déçu, Oswald est rentré à Dallas. Le 16 octobre, il a été embauché comme commissionnaire au Texas School Book Depository (TSBD)⁵⁰. Le 22 novembre, il a quitté sa femme en laissant sur le bureau son alliance et son portefeuille contenant 170 \$. Un geste pour le moins inusité. Il est parti en emportant un objet « long » enveloppé dans du papier d'emballage. Il a marché jusqu'au domicile de Wesley Frazier, un collègue de travail, qui, en le voyant arriver avec son colis sous le bras, lui a demandé de quoi il s'agissait. « Ce sont des tringles pour rideaux », aurait-il dit⁵¹. Ce même avant-midi, vers 11 h 55, un employé du TSBD, Charles Givens, l'a croisé au cinquième étage, un niveau où s'entassaient des centaines de cartons remplis de livres. Givens, qui s'apprêtait à redescendre à la cafétéria, a proposé à Oswald de l'attendre. Ce dernier l'a remercié, mais lui a dit qu'il devait rester, qu'il avait encore des choses à finir⁵². Trente minutes plus tard, de ce même cinquième étage du TSBD, des coups de feu ont retenti. L'un des projectiles a atteint le président Kennedy à la tête.

Beaucoup de gens ont cherché dans la biographie d'Oswald un motif pour son geste. On ne lui connaît aucun propos particulièrement haineux envers le président Kennedy et, durant ses interrogatoires

dans les bureaux de la police, il a toujours nié être lié à l'assassinat. Comme il a été abattu deux jours après son arrestation, nous ne pouvons que spéculer sur ses motivations. Ce qui ressort toutefois des enquêtes, c'est qu'Oswald était très politisé et qu'il était contre les politiques anticommunistes et anticastristes imposées par Washington. Il était aussi obsédé par l'idée de marquer l'histoire. Il se croyait destiné à un avenir hors du commun⁵³. Interrogée par le FBI et les enquêteurs de la commission Warren, Marina Oswald a confirmé cette impression, décrivant son mari comme « un maniaque narcissique obsédé par l'idée de passer à l'histoire⁵⁴ ». Mais si ce besoin de reconnaissance était sa motivation, pourquoi Oswald n'a-t-il pas revendiqué son geste ? Non seulement il a toujours nié son implication dans l'attentat, mais il a même lancé à l'endroit des journalistes : « Je ne suis qu'un bouc émissaire (*patsy*). » Là encore, on ne peut que spéculer. Oswald espérait-il échapper à la justice américaine ? Espérait-il gagner des cieux plus cléments, comme la Russie ou Cuba, où, jouissant d'un certain statut de réfugié, il aurait pu revendiquer son geste ? Espérait-il le faire à un moment précis, selon un agenda connu de lui seul ? Nous ne le saurons jamais...

En 1976, pour répondre principalement aux nombreuses critiques de la commission Warren, la Chambre des représentants a constitué une nouvelle commission d'enquête : le House Select Committee on Assassinations (HSCA). L'un de ses mandats était de confirmer ou d'infirmer ces rumeurs de conspiration nées au lendemain de l'attentat. Le HSCA a revu l'ensemble des témoignages et des pièces à conviction entendus et étudiés par la commission Warren. Ces auditions ont révélé des choses fort

intéressantes, mais pas nécessairement liées à l'assassinat du président. On y a appris, par exemple, que, dans les années 1960, la CIA avait comploté avec le crime organisé pour assassiner Fidel Castro, le leader cubain. Quant à Kennedy, le seul élément nouveau a été un enregistrement acoustique qui aurait été capté par le microphone ouvert d'un motard de la police (H. B. McLain). Sur la foi des analyses présentées, le HSCA a conclu, en 1979, qu'il était raisonnable de croire à un quatrième coup de feu tiré depuis la butte gazonnée (*grassy knoll*). Cette balle, a ajouté le HSCA, avait apparemment manqué le convoi présidentiel. La présence de ce second tireur – en supposant qu'il ait jamais existé – prouverait par ricochet qu'Oswald n'était pas seul, ce qui va à l'encontre des conclusions de la commission Warren. Si cette prise de position en faveur d'une conspiration est venue reconforter les théoriciens du complot, leur satisfaction a été de courte durée. Quelques années après les conclusions du HSCA, une nouvelle analyse a complètement discrédité cette preuve acoustique. Non seulement l'enregistrement n'a pas été fait sur le canal en usage ce jour-là par les policiers de Dallas⁵⁵, mais une simulation informatique montre que le motard n'était pas là où le situaient les premières analyses⁵⁶. Sans cette preuve acoustique, l'hypothèse d'un complot s'écroule comme un château de cartes.

*
**

Le rapport de la commission Warren (1964), qui demeure la source première pour comprendre l'assassinat de JFK, est unanimement discrédité par les conspirationnistes. Pour ces derniers, cette enquête

n'a été qu'une épouvantable mascarade orchestrée au plus haut niveau de l'État. C'est peut-être pourquoi la plupart d'entre eux ne se sont jamais donné la peine de le lire... Quand on veut noyer son chien, ne dit-on pas qu'il a la rage ? Pourtant, dans les milieux académiques et journalistiques, ce rapport est plutôt estimé. Même son de cloche du côté de l'enquête menée par le HSCA. Dans leurs conclusions, remises en 1979, les signataires parlent d'un rapport professionnel réalisé en toute bonne foi et avec pour unique souci la vérité historique. Leur seule réserve est que le juge Warren et son équipe auraient trop vite écarté l'hypothèse du complot⁵⁷. Mais à ce propos, il est vrai que les membres du HSCA tablaient à ce moment-là sur une nouvelle preuve acoustique, qui a depuis été complètement discréditée.

Cela dit, la commission Warren et le HSCA ne répondent pas à toutes les questions soulevées par les théoriciens du complot... et elles sont nombreuses.

Après l'autopsie faite sur le corps de JFK, son cerveau a été placé dans un casier aux Archives nationales. Trois ans plus tard, la secrétaire du président, Evelyn Lincoln, a découvert que le cerveau ainsi que d'autres échantillons biologiques avaient disparu. Pour certains, cette disparition témoigne d'une énième manœuvre pour nous cacher la vérité. Oui... et non. Dans son livre *End of Days: The Assassination of John F. Kennedy* (2013), l'auteur James L. Swanson raconte que l'attorney général de l'époque (l'équivalent de notre ministre de la Justice), Ramsey Clark, avait acquis la certitude que cette disparition était imputable à Robert Kennedy, le frère cadet du président et lui-même

attorney général lors de l'attentat. Robert Kennedy et sa secrétaire, Angie Novello, auraient dérobé ces échantillons biologiques, non pas pour dissimuler quelque sordide complot, mais pour empêcher que des analyses toxicologiques ne révèlent l'importance des maux qui accablaient le président, ainsi que la quantité de médicaments qu'il devait prendre au quotidien pour être « fonctionnel ». L'état toxicologique du président n'aurait rien apporté à l'enquête sur son assassinat et, au final, aurait nui à son image publique, d'où l'intervention de Robert Kennedy.

Autre sujet laissé dans le flou par la commission Warren : la rapidité des tirs d'Oswald et son extraordinaire précision. Selon les enquêteurs, Oswald aurait tiré trois coups de feu en direction de la limousine (d'après les douilles trouvées au cinquième étage du bâtiment). De ces tirs, deux ont atteint le président, l'un au cou et l'autre à la tête. La commission Warren reste toutefois vague sur la séquence. Lequel des projectiles d'Oswald a raté la cible ? D'après les témoins, il y a eu un premier tir, suivi d'une pause, puis deux autres coups de feu plus rapprochés (bang... bang, bang)⁵⁸. Nous savons que la dernière balle a fait mouche, touchant JFK à la tête. La balle perdue ne peut donc être que la première ou la deuxième. Les images du film d'Abraham Zapruder montrent que 5,6 secondes s'écoulent entre le tir à la nuque et celui à la tête. Si la balle perdue s'intercale entre ces deux coups de feu (elle serait donc la balle n° 2), Oswald n'aurait eu que ce très court laps de temps – moins de six secondes – pour viser, tirer et recharger sa Mannlicher-Carcano, un fusil à verrou (*bolt action*) reconnu pour ses problèmes d'enrayage⁵⁹. Une performance très difficile, voire quasi impossible à réaliser avec une cible en

mouvement. Les tireurs d'élite embauchés par la commission Warren n'ont réussi l'exploit qu'après plusieurs tentatives sur une cible statique⁶⁰. Pour leur bénéfice, les théoriciens du complot adoptent ce scénario suggérant fortement la présence d'un second tireur. Mais ce n'est pas la version favorisée par les experts. Lors de sa déposition, John Connally a expliqué qu'il avait entendu un premier coup de feu. À ce moment-là, a-t-il précisé, il regardait du côté gauche de la limousine. En entendant la détonation, il s'est tourné vers sa droite. « Le son, a dit Connally, venait de derrière mon épaule droite⁶¹. » À 40 mètres de là, Abraham Zapruder avait déjà commencé à filmer. Sur ses images (162-167), on peut voir distinctement le gouverneur Connally se retourner⁶². Si cette séquence marque le moment du premier coup de feu – et la plupart des experts sont de cet avis –, cela fait passer de 5,6 à 8,4 secondes le temps alloué à Oswald pour ajuster ses tirs⁶³. C'est plus qu'il n'en aurait fallu à n'importe quel tireur moyen, et Oswald n'était pas un tireur moyen (sans être un tireur d'élite). Considérant la proximité de la cible (c'est ce qui m'avait moi-même surpris lors de ma visite des lieux de l'attentat), il est possible également qu'Oswald n'ait pas utilisé le télescope de son fusil, mais seulement la mire fixée au bout du canon. Dans ce cas, son temps de recharge – estimé par la commission Warren à 2,3 secondes – serait passé à 1,66 seconde⁶⁴.

Outre la rapidité des coups de feu, le nombre de tirs a toujours fait l'objet de vives discussions. D'après les témoins entendus à la commission Warren et aux auditions du HSCA, ces tirs auraient varié entre deux et six⁶⁵. Nous savons avec certitude qu'Oswald a tiré, au minimum, deux fois (les

tirs qui ont atteint le président et le gouverneur Connally). Comme trois douilles ont été découvertes au cinquième étage du TSBD, il est fortement suggéré qu'Oswald aurait tiré une troisième balle (le projectile manquant), mais ce n'est pas une certitude. Il est possible – quoique improbable – que la troisième douille trouvée près de la fenêtre ait été une douille vide qu'Oswald aurait oubliée dans la culasse de la Carcano après sa dernière pratique⁶⁶. Cela dit, tout coup de feu supplémentaire prouverait la présence d'un deuxième tireur et, par déduction, d'une conspiration. Malheureusement, il n'existe aucune preuve que ces coups de feu supplémentaires aient jamais existé ailleurs que dans l'imagination des témoins. Il faut se rappeler qu'après le deuxième tir Dealey Plaza a été plongée dans le chaos. Des curieux étaient paralysés par la stupéfaction, d'autres couraient dans tous les sens ou se couchaient par terre de peur d'être atteints à leur tour. Dans ce désordre, il serait hasardeux de s'en remettre essentiellement aux souvenirs des témoins. Il faut aussi tenir compte de l'écho des propres tirs d'Oswald. À ce jour, rien ne prouve que ces quatrième, cinquième ou sixième détonations aient retenti sur Dealey Plaza.

Au fil des ans, les tenants du complot se sont alimentés à toutes les sources d'information afin de trouver des appuis à leurs scénarios plus ou moins débridés: des témoignages colligés lors des enquêtes officielles jusqu'aux publications *underground*. Ils se sont aussi attardés aux relations de Lee Harvey Oswald et de Jack Ruby. Dans leur réécriture des faits, ils ont souvent tissé des liens douteux et accusé les autorités d'avoir falsifié les pièces à conviction. Ils ont transformé des coïncidences

en preuves et des rumeurs en certitudes. « Oswald connaissait M. X, qui connaissait M. Y, qui connaissait Jack Ruby. » Mais que valent ces oui-dire ? L'un des plus actifs complotistes de la première heure était Penn Jones Jr., l'éditeur du *Midlothian Mirror*, un hebdomadaire de Midlothian, une petite communauté à 40 kilomètres de Dallas. Dans les années 1960, Jones a publié quatre volumes intitulés *Forgive My Grief*, des recueils de nouvelles et d'informations en contradiction avec les conclusions officielles de la police de Dallas et de la commission Warren⁶⁷. *Forgive My Grief* est sans doute l'un des premiers mécanismes articulés faisant la promotion d'une conspiration dans l'assassinat du président. Cependant, ces informations étaient grossièrement exagérées. Jones affirmait notamment que plusieurs personnes impliquées dans l'affaire Kennedy – plus de cent cinquante, selon lui – avaient trouvé la mort dans des circonstances nébuleuses. Parmi eux, Dorothy Kilgallen, décédée le 8 novembre 1965 d'une surdose de médicaments et d'alcool. D'après Jones, Mme Kilgallen était la seule journaliste à avoir été autorisée à faire une entrevue avec Jack Ruby durant son procès pour le meurtre de Lee Oswald. Et, toujours d'après Jones, c'est probablement parce qu'elle avait appris quelque chose de compromettant durant cette rencontre qu'elle aurait été éliminée. Le problème est que cette prétendue interview n'a jamais eu lieu. Dorothy Kilgallen n'a pas rencontré Jack Ruby, ni avant, ni durant, ni après son procès⁶⁸.

Dans ce club de complotistes, je ne peux ignorer Jim Garrison, le très controversé District Attorney de La Nouvelle-Orléans. Son livre *On the Trail of the Assassins* a inspiré l'épouvantable (pour son

acuité historique) *JFK* d'Oliver Stone. En mars 1967, Garrison a fait arrêter un homme d'affaires de La Nouvelle-Orléans, Clay Shaw, sous l'accusation d'avoir pris part à l'assassinat de John F. Kennedy. La présomption de Garrison ne tenait que dans les témoignages d'individus louches affirmant avoir vu Shaw en compagnie d'Oswald et les avoir entendus parler à cette occasion du projet d'abattre le président. Malgré l'absence de preuve à l'appui de ces allégations, Shaw a été assigné à comparaître en 1969. Mais les charges retenues contre lui étaient si ridicules – certaines des déclarations avaient même été obtenues sous hypnose – qu'il a été acquitté par le jury après cinquante-quatre minutes de délibérations⁶⁹.

Même si l'on n'a jamais apporté la moindre preuve convaincante à l'appui d'un complot, plus de 60% des Américains croient toujours que la mort du président est le résultat d'un complot ourdi par les Russes, la mafia, les Cubains, la CIA, le FBI, un complexe militaro-industriel ou le vice-président Lyndon B. Johnson⁷⁰. Certains, le plus sérieusement du monde, ont affirmé que le président Kennedy avait été abattu par des arcanes à l'intérieur du gouvernement parce qu'il s'apprêtait à faire des révélations sur les ovnis et une présence extra-terrestre. Voilà qui aurait plu à Fox Mulder... Dans son *Reclaiming History*, l'un des plus importants livres jamais publiés sur l'affaire JFK, Vincent Bugliosi, le procureur qui a envoyé le diabolique Charles Manson derrière les barreaux, a recensé une centaine de théories du complot en lien avec l'assassinat du président. Ces théories impliquent plus de 200 conspirateurs et quelque 82 présumés assassins, autres que Lee Harvey Oswald⁷¹.

Conclusion

Avec les années, l'affaire JFK a donné naissance à toute une communauté de conspirationnistes convaincus que cet assassinat est une machination. Peu importe l'avis contraire des historiens, ils restent imperméables à toute analyse opposée à leur interprétation... et à plus forte raison si ces analyses reprennent les conclusions de la commission Warren ou du House Select Committee on Assassinations. Pour chaque argument présenté en faveur de l'hypothèse d'un tireur unique, ils en ont dix en opposition pour accréditer le scénario du complot. Ces contre-arguments ne sont souvent que des oui-dire invérifiables, mais ces rumeurs, affirment-ils, valent mieux que les sottises galvaudées par la commission Warren. Beaucoup d'entre eux restent d'ailleurs persuadés que les preuves à l'appui du complot dorment quelque part dans les archives secrètes du gouvernement. Ils risquent de déchanter...

Contrairement à ce que prétend la légende, la presque totalité des dossiers liés à l'assassinat de JFK est disponible aux Archives nationales à Washington, D.C. On parle de quelque cinq millions de documents, regroupant les dossiers de la commission Warren, ceux du HSCA, les documents déclassifiés des bibliothèques présidentielles (Kennedy, Johnson et Ford), et enfin ceux de la CIA et du FBI. Il ne reste que 1 171 dossiers (moins de 1%) gardés encore sous clé. Ces documents sont toujours en attente d'être revus par les commissaires chargés de la publication des documents gouvernementaux selon les normes de la Loi sur l'accès à l'information. Comme la preuve du complot n'est pas dans les cinq millions de documents déjà publiés, elle doit forcément se trouver dans les 1 171 dossiers restants.

C'est du moins le discours que tiennent les conspirationnistes. Si c'est le cas, on ne devrait plus tarder à le savoir, puisque les derniers documents seront publiés le 26 octobre 2017⁷².

Je retiens mon souffle... sans conviction.